

Passeurs de cultures

Stephen Humphreys

Depuis toujours, les cultures s'entremêlent et interagissent, donnant naissance à de nouvelles cultures hybrides. Pourtant, elles ont aussi tendance à se cloisonner, à rejeter les cultures voisines. En s'appuyant sur le cas des cultures nord-américaine et arabo-musulmane, Stephen Humphreys met en relief le rôle de la littérature et des arts comme moyens privilégiés de rapprochement.

Toute réflexion concernant des cultures en intime contact l'une avec l'autre – que ce contact se traduise par des tensions, un conflit ouvert ou une recherche de rapprochement – commence nécessairement par un effort de définition de ce qu'on entend par « culture ». J'adopterai ici la perspective développée par l'anthropologue américain Clifford Geertz il y a près de quarante ans. Selon lui, la culture ne réside pas dans les modèles comportementaux et les structures sociales elles-mêmes, mais dans la façon dont nous créons du sens et l'exprimons au sein de ces modèles et de ces structures. Une

culture est l'accumulation d'idées, de croyances, de gestes, de rituels et de pratiques qui font qu'une société se perçoit comme un ensemble cohérent et porteur de sens, autrement dit comme un peuple à part possédant une identité propre.

Les cultures ne sont pas pour autant hermétiques, car il est rare qu'elles puissent se protéger des pressions et des influences extérieures. En réalité, les cultures sont perméables, elles ont à la fois la capacité et la particularité d'être toujours engagées, jusqu'à un certain point, dans des processus d'interpénétration et d'hybridation. Elles

trouvent alors une manière équilibrée de se côtoyer ou de s'entremêler, entrant dans une interaction limitée et pragmatique avec les cultures voisines, sans toutefois éprouver de difficultés à conserver la perception de soi et à maintenir leur identité fondamentale.

Le conflit survient lorsque deux systèmes culturels en viennent à paraître menaçants l'un pour l'autre. Ce sentiment a souvent pour origine l'intrusion violente d'un système culturel dans l'espace occupé par un autre, un « impérialisme », à petite ou à grande échelle, caractéristique constante et omniprésente de l'histoire de l'humanité. La peur de l'autre est cependant plus forte et insidieuse lorsqu'elle est le fruit d'une situation d'hybridation rapide, envahissante et incontrôlable, qui crée un profond sentiment de perte de contrôle. Tous les symboles, les règles de comportement, les croyances, les rituels séculaires se dissolvent et se mettent à paraître étrangers, donnant aux populations concernées l'impression de ne plus être chez elles sur leur propre territoire. Aujourd'hui, cette inquiétude liée à l'hybridation contamine quasiment toutes les cultures de la planète. La question est de savoir s'il est possible de remédier à cette inquiétude ou de l'atténuer. Si oui, comment et dans quelle mesure ?

📍 Rencontre au cœur de la peinture : diptyque réalisé par l'artiste allemande Helga Shuhr et l'artiste libyen Youssef Fatis. © Helga Shuhr & Youssef Fatis
Photo : UNESCO/R. Fayad



Venir à bout des stéréotypes

Pour tenter de répondre à cette question, nous allons nous pencher sur la réaction américaine envers les sociétés arabes et musulmanes. Nous ne surprendrons personne en affirmant que cette réaction est pour le moins confuse. De manière générale, les Américains sont désireux de comprendre et même d'accepter les différences culturelles, mais ils sont intimement convaincus de la supériorité du fameux *american way of life*. La réaction américaine se concentre plus sur des craintes (vis-à-vis notamment du « terrorisme islamique ») que sur la recherche d'une compréhension étendue et nuancée des cultures à la fois diverses et complexes des sociétés arabes et musulmanes. Cette recherche de compréhension existe bel et bien aux États-Unis, mais seulement dans des cercles restreints (les milieux universitaires essentiellement), non dans un grand public influencé par les médias et l'internet.

Inévitablement, les stéréotypes sur les Arabes et les musulmans règnent en maître. La question est de savoir comment faire pour qu'un très grand nombre d'Américains remettent en cause ces stéréotypes, affrontent leurs craintes et cherchent réellement à comprendre les cultures arabes et musulmanes.

Inutile de se leurrer : même si nous y parvenons, il demeurera sans aucun doute des différences culturelles trop difficiles à accepter, car elles remettent en question et offensent profondément les valeurs et les modes de vie américains. Un simple exemple suffit : aux yeux des Américains, la burqa et le niqab symbolisent – ou plutôt incarnent – l'avisement et la dépersonnalisation de la femme. *A priori*, aucun débat ou effort d'explication ne pourra venir à bout de cette réaction quasi instinctive.

Un autre problème se pose. On peut très bien parvenir à comprendre les différences culturelles sans pour autant les accepter, car on ne les considère pas comme des options acceptables ou pertinentes. Un tel rejet mène-t-il nécessairement au conflit ? Je n'ai pas de réponse toute prête à cette question, mais il convient de se la poser avec sérieux et honnêteté.

Le miroir de la méfiance

Quand on tente de comprendre une culture, on est nécessairement sélectif : on ne peut pas savoir tout sur tout. Mais alors, quels aspects des cultures arabes et

musulmanes sont à privilégier ? Quels groupes allons-nous choisir pour représenter ces cultures auprès de notre société ? Jusqu'à présent, les Américains ont eu tendance à s'intéresser à deux groupes, à l'exclusion de quasiment tous les autres : les militants religieux radicaux et les femmes. La peur et les inquiétudes qu'ils suscitent tendent à déformer les débats et les analyses.

En ce qui concerne le premier groupe, on peut dire que les Américains voient l'Islam à la lumière du 11 septembre et les Arabes à la lumière du conflit israélo-palestinien. Je pense que l'inverse est également vrai : les Arabes du Moyen-Orient et de la diaspora voient eux aussi les États-Unis à travers le prisme israélo-palestinien. Chacun est le reflet de la méfiance, de la peur et du ressentiment de l'autre : un cocktail idéal pour provoquer tensions et suspicions, voire un rejet culturel réciproque.

Pour ce qui est des militants américains des droits des femmes, certains sont bien informés et témoignent d'une sensibilité culturelle, d'autres non. Dans un cas comme dans l'autre, leurs interventions touchent aux dimensions les plus intimes et les plus farouchement contestées des sociétés arabes et musulmanes. Ainsi, il arrive parfois que les tentatives de rapprochement accentuent les tensions culturelles plus qu'elles ne les dissipent.

Le rôle des intermédiaires culturels

La littérature et les arts ouvrent des voies originales à la compréhension des cultures arabes et musulmanes. Dans un article du *New Yorker*, Claudia Roth Pierpont fait un constat révélateur : « Les romans arabes apportent d'excellentes réponses aux questions que nous ne savions pas que nous voulions nous poser. » C'est exactement cela. Malheureusement, seule une infime partie de la littérature arabe publiée ces vingt dernières années a été traduite en anglais.

Bien que les romanciers construisent leurs propres univers, qui ne sont pas de simples reflets de leurs cultures, et qu'ils ne parlent pas au nom de leur société mais uniquement en leur nom propre, leurs œuvres constituent des produits directs et authentiques des sociétés et cultures au sein desquelles ils vivent. Il en est de même des musiciens, des peintres et des sculpteurs.

En dépit de toutes les limites et réserves que l'on peut émettre, la littérature et les arts restent le meilleur

moyen pour les étrangers de pénétrer une autre culture. Ils nous offrent les perspectives les plus vastes et les plus variées sur la manière dont les cultures arabes se perçoivent et sur les mille façons dont elles tentent de se définir. Toutefois, pour pouvoir servir de pont entre les cultures, ces arts ont besoin de traducteurs, d'artistes et d'interprètes. On considère souvent ces d'intermédiaires culturels avec un brin de condescendance, comme de simples passerelles servant à transmettre les efforts créatifs des auteurs à un nouveau public. De toute évidence, cette vision ne rend pas justice à la profondeur de la connaissance et de la compréhension requises pour rendre les produits d'un système culturel intelligibles, porteurs de sens, et même utiles aux membres d'une autre société. L'œuvre du traducteur, tout comme celle de l'interprète musical, ne constitue peut-être pas une création en soi, mais en tant que re-création, elle est un élément essentiel du processus de rapprochement culturel.

Pour conclure, je dirais que les États-Unis ne seront capables d'assumer les réalités complexes des cultures arabes que lorsque qu'ils disposeront d'un corps de traducteurs et d'interprètes bien plus étoffé et, surtout, lorsque ces intermédiaires ne seront plus des acteurs marginaux de la vie intellectuelle et culturelle du pays mais bel et bien des acteurs à part entière. Cette évolution ne se fera pas du jour au lendemain et ne résoudra en aucun cas toutes les tensions et les inimitiés qui existent entre des cultures aussi différentes. Mais elle aurait au moins le mérite de permettre aux Américains de commencer à voir les Arabes et les musulmans tels qu'ils sont en réalité, dans toute leur complexité. Il faut bien sûr espérer en retour que les intellectuels et les érudits arabes feront un effort similaire pour comprendre le mode de vie et de pensée américains, ce qui, je l'admets, n'est pas chose facile. Mais c'est une tâche que nous devons entreprendre si nous voulons un jour dépasser la confusion et la méfiance mutuelles qui imprègnent si profondément ces deux cultures. ■

R. Stephen Humphreys est professeur d'histoire et d'études islamiques à l'Université de Californie, à Santa Barbara (États-Unis). Cet article est extrait de ses « Réflexions sur le problème du rapprochement des cultures », présentées à l'UNESCO le 9 février 2010, lors du Forum organisé à l'occasion de la remise du Prix UNESCO-Sharjah pour la culture arabe.